

« Le plus palpitant des métiers »

Gaston Leroux, reporter

C'est le plus palpitant des métiers et cela peut en être le plus noble. Le reporter vit dix vies humaines. Il assiste aux expériences les plus éclatantes et suit les événements les plus prodigieux. Nul comme lui n'a la joie de vivre, puisque nul comme lui n'a la joie de voir! Ah! vivre! vivre! Savoir voir, et faire voir! Le reporter regarde pour le Monde: il est la lorgnette du Monde! Quoi de meilleur que de parcourir la face du globe pour écrire la geste des hommes? Comme je t'aime, ô mon métier!

Le Matin, 1^{er} février 1901

Cette carrière de journaliste d'hier a servi le romancier d'aujourd'hui... Si folle que soit l'imagination, elle se raccroche à quelque fait réel...

Conférence à Nice avec Gaston Leroux, 1915

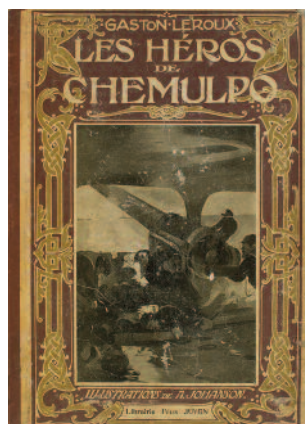


Carte de membre de l'Association de la presse judiciaire parisienne
8 février 1894

Don des héritiers de Gaston Leroux, 2004
BNF, Manuscrits, fonds Leroux, NAF 28093

« Leroux, vous serez un écrivain et un avocat! »

Leroux naît le 6 mai 1868 à Paris. Quelques mois plus tard, ses parents quittent la capitale pour s'installer à Rouen. Il fait ses études au collège d'Eu et en 1886 obtient son baccalauréat ès lettres. De retour à Paris pour faire des études de droit, il devient avocat en 1890. Mais trois années plus tard, il renonce à sa profession pour devenir journaliste. Il écrit alors, dans le quotidien *Paris*, un article sur le procès de l'anarchiste Auguste Vaillant. Il est immédiatement remarqué par *Le Matin* mais ce n'est qu'en 1900 qu'il devient officiellement reporter pour ce journal, avec un salaire mensuel de 1500 francs or. Il commence comme chroniqueur judiciaire, métier dont il va révolutionner les méthodes. « De toutes les rubriques, la chronique judiciaire paraissait la plus solidement assise dans une tranquille tradition. Sa formule était simple : rappeler dans un article préliminaire les méfaits de l'accusé d'après l'acte d'accusation, puis donner chaque jour la chronique de ce qui se passait à l'audience » (« Une heure avec... Gaston Leroux », in *Les Nouvelles littéraires*, 2 mai 1925.) Il abandonne les papiers et travaille « avec un seul document, la vie ! La vie au jour le jour ! Ne plus évoquer le passé mais prévoir l'avenir ! Laisser mes confrères s'occuper de ce qui est arrivé l'avant-veille, annoncer ce qui arrivera le lendemain ». Leroux anticipe, questionne les condamnés, les témoins en dehors de toutes les conventions. C'est un homme de terrain, qui mène des enquêtes. Mais à la différence de Roulettabille, il est corpulent, adore manger et n'a rien d'un héros de roman, même s'il sait résoudre des énigmes. Après six années de travail intensif dans de nombreux domaines (faits divers, culture, sports, politique, sciences), il devient l'un des



meilleurs journalistes parisiens. La qualité de ses articles est telle qu'il fait publier, en 1901, un recueil de ses chroniques, *Sur mon chemin*. Le 26 janvier 1902, Gaston Leroux est fait chevalier de la Légion d'honneur pour services rendus à la presse.

Leroux est brillant, mais il n'est pas un aventurier épris de sensationnel. Il n'est pas allé aux quatre coins du monde ; il n'a jamais été correspondant de guerre. Son tour du monde se limite aux pays d'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, avec une exception pour l'Égypte et le Maroc. Cependant, il remplit à merveille le rôle d'observateur privilégié en fréquentant tous les milieux.

Il sait cependant prendre des risques : les événements révolutionnaires russes ou son séjour périlleux au Maroc attestent de son courage, sans que nous puissions le comparer à un Joseph Kessel ou un Albert Londres.

En 1904, il part par exemple à Koenigsberg pour le centenaire de la mort de Kant. En avril, il est à Port-Saïd pour questionner les Russes qui ont survécu à une attaque japonaise dans le port coréen de Chemulpo. Il devance ses confrères et publie un article qui aura un énorme retentissement. Le 12 avril, Leroux est informé que le tsar Nicolas II lui

décerne l'ordre de Sainte-Anne, distinction honorifique réservée aux étrangers. En octobre, la série d'articles qu'il avait écrits concernant cette affaire fera l'objet d'une publication en volume : Leroux est un des premiers témoins de ce conflit russo-japonais. Tolstoï, Jack London et d'autres reprendront plus tard le flambeau !

Leroux a une histoire particulière avec la Russie. Il s'y rend trois fois. En août 1896, il est l'un des six journalistes qui accompagnent le président Félix Faure lors de son voyage officiel. Il y retourne en juin 1904 comme correspondant spécial à Saint-Pétersbourg chargé d'informer *Le Matin* sur la guerre russo-japonaise. Il y réécrit sa pièce de théâtre *La Maison des juges*. En 1905, il s'y rend avec sa compagne, Jeanne Cayatte (elle accouche à Saint-Pétersbourg de leur fils « Miki » en juillet), et couvre cette fois les troubles révolutionnaires qui déchirent le pays. Dès le mois de mars, il commence une série d'articles qui seront recueillis plus tard dans un volume, *L'Agonie de la Russie blanche*. « Quand la Russie deviendra-t-elle une république ? Dans cette perspective, Leroux accorde une grande importance à ce qu'il appelle le tiers état, les classes moyennes, la bourgeoisie. Pour lui, c'est le tiers état qui fera et qui fait la révolution à jeu égal avec le prolétariat. » (*L'Agonie de la Russie blanche*, Gilles Costaz, Gaston Leroux, Julliard, 1991). Ses voyages serviront de base à deux romans qui se déroulent en Russie : *Roulettabille chez le tsar*, où certaines scènes sont la transcription littérale de certains de ses articles ; *Les Ténébreuses*, roman où il se documente sur le rôle de Raspoutine auprès de la tsarine, présenté dans *Le Matin* comme un « roman-reportage ». Leroux partira aussi à Bakou où il sera témoin de l'incendie des puits de pétrole. Cet épisode alimentera la seconde partie de *Pouloulou*, roman resté inédit jusqu'en 1990.

Gaston Leroux,
Les Héros de Chemulpo
Paris, 1904, librairie
Félix Juven
Bibliothèque des
littératures policières
Cliché Bertrand Huet



L'immeuble du *Matin*,
6-8 boulevard Poissonnière, à Paris, 1909
Carte postale (détail)
Don Paul Blondel
BNF, Estampes et Photographie, VA-286 (11)-FOL
(H 70839)

Portrait de Maurice Bunau-Varilla, directeur du *Matin* (1903-1944)

De 1880 à 1914, la presse française connaît de profonds changements : réduction des formats, augmentation du tirage et de la pagination, utilisation de la publicité et de l'illustration... *Le Matin* n'échappe pas à ces transformations : il en est même un des précurseurs. Il suffit de regarder la première page du journal où il est écrit : « Seul journal recevant par fils et services spéciaux les dernières nouvelles de la nuit. » Avant l'arrivée de Maurice Bunau-Varilla (1903) comme directeur, *Le Matin* est déjà installé au 6-8 boulevard Poissonnière. Avec *Le Petit Parisien*, *Le Journal* et *Le Petit journal*, il fait partie des « quatre grands » journaux nationaux de l'époque. Varilla décide aussitôt de faire peindre la façade de l'immeuble du journal en rouge et fait inscrire, sur ses murs, des « maximes » qui donnent à voir « la modernité » de son quotidien. (« Plus d'illustrations », « le plus rapide des journaux », « service reportage le mieux organisé... ») Deux années plus tard, il rachète l'ensemble de sa participation au capital du journal qu'il dirigera pendant quarante ans. Homme pugnace, indifférent au « qu'en-dira-t-on », susceptible et rancunier, il tient une liste noire des noms de personnalités qui lui déplaisent. Ses choix politiques s'orientent en fonction de ses sympathies personnelles et il privilégie toujours le scoop et l'information sur l'analyse et les commentaires. Pour garder ses journalistes, il les paie très cher. Ce sera le cas de Gaston Leroux. Il aura des relations houleuses avec son directeur, mais réussira toujours à faire ce qui lui plaît, au prix d'un travail difficile, constant et parfois très fatigant.

Les méthodes de Varilla ne font pas nécessairement l'unanimité. Une partie de ses revenus, par exemple, provient de ses tentatives de chantage, mais aussi de son implication dans des affaires financières et diplomatiques (canal de Panama, Fonds russes...). Dans l'affaire Dreyfus, *Le Matin* joue un rôle important puisqu'il publie en fac-similé « le bordereau pour écraser le traître », preuve de la « culpabilité » de Dreyfus. Dès 1897, le journal publie les articles de Cornély en faveur du capitaine, avant de remplacer Gaston Leroux à partir de 1899 lorsque ses textes manifesteront une sympathie évidente pour Dreyfus. Notons au passage que son premier article sur l'affaire, *La Cour révisé*, manifeste une vraie conscience historique : « Cette minute qui datera dans l'histoire de la Justice, et que les écoliers futurs ne devront pas plus ignorer que la date de la bataille d'Actium ou celle du couronnement de Charlemagne, cette minute, la France entière, depuis le jour où il lui a été permis de douter, l'attend dans une prodigieuse anxiété, et celui qui gîte à l'île du Diable, depuis le supplice de la dégradation, l'espère dans un désespoir sans bornes. » (*Le Matin*, 4 juin 1899) C'est en 1917 que le tirage du journal atteint son apogée avec 1,6 million d'exemplaires vendus chaque jour. Les ventes dégringolent à partir de 1918. Pourtant Varilla persiste dans ses attaques contre le Front populaire, le gouvernement Daladier, approuve les ligues d'extrême droite, l'Italie fasciste et l'Allemagne hitlérienne. Il soutiendra aussi la politique de collaboration du gouvernement de Vichy. *Le Matin* cesse de paraître le 17 août 1944.

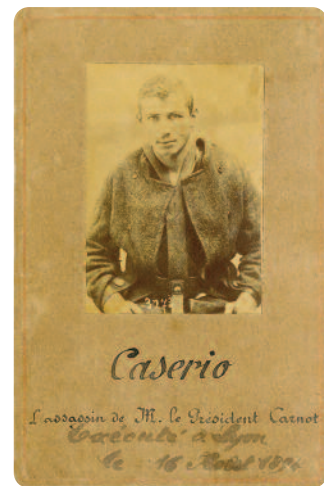
Leroux et les procès anarchistes

Gaston Leroux fait ses premières armes en tant que chroniqueur judiciaire en janvier 1894. Il couvre tous les grands procès anarchistes : Vaillant, Léauthier, Henry et Caserio. Il est présent à chaque séance au tribunal. À la lecture de ses articles publiés dans *Le Matin*, on se rend compte qu'il semble plus intéressé par la personnalité des accusés que par les faits qui leur sont reprochés, même s'il prend parti contre leur condamnation à mort. Il écrira quatre séries d'articles sur ces hommes qui ont donné leur vie pour leur combat. Ses chroniques reflètent les pensées de la société civile de l'époque : un mélange de fascination et d'horreur. Mais Leroux décrit aussi le mécanisme implacable de la justice, l'audition des témoins, la demande de recours en grâce, l'interrogatoire des accusés... jusqu'à l'installation de la guillotine ou la condamnation aux travaux forcés (Léauthier). Pour Caserio, qui avait frappé à mort le président Sadi Carnot en pleine Exposition universelle, Leroux s'attache à faire une description physique précise du jeune homme et de sa tenue vestimentaire... « La mise de Caserio n'est point celle de ses précurseurs et il y a loin de ses vêtements sordides, effilochés, à la redingote élégante de Henry, à la jaquette de Vaillant, au chapeau haut de forme de Meunier. » (*Le Matin*, 2 août 1894) Le 5 août 1894, alors que l'anarchiste italien est condamné



Gaston LEROUX

à mort, Leroux continue son enquête en Italie. Il interroge les habitants du village natal de Caserio et complète ainsi le portrait de l'assassin du président de la République. Les lecteurs du *Matin* suivront pendant cinq jours le périple de Gaston Leroux de Motta-Visconti (village natal de Caserio) à Milan. Il en profite pour approfondir ses connaissances du milieu anarchiste. Ce qui interroge Leroux, c'est la jeunesse de ces hommes en révolte contre la société bourgeoise, leur conviction, mais surtout leur humour « noir » si redoutable pour les juges ! « Il n'y a pas d'innocents ! » dit Henry, et il répond au juge qui lui reproche d'avoir du sang sur les mains : « Elles sont couvertes de sang comme votre robe rouge, monsieur le président. » Caserio est soupçonné d'avoir voulu assassiner le roi d'Italie et le pape, et à ces soupçons il répond : « C'est impossible, voyons, ils ne sortent pas ensemble. » Leroux est un homme d'humour, un homme qui sait la valeur du rire, de ce qui fait grincer les dents, de ce que signifie l'ironie lorsqu'elle glace ou qu'elle s'amuse. Il n'a pu qu'être admiratif de cette jeunesse provocatrice. Et qui sait ? Il a pu inventer certaines répliques... Lui qui a toujours parsemé ses textes de phrases en italique ou de citations étonnantes, la plus célèbre (« Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat ») étant « vraie », puisque c'est une phrase de George Sand !



Portrait de Sante Caserio
Cliché anonyme
30 juin 1894
Paris, musée de la Préfecture

« Les yeux presque perdus au fond de l'arcade sourcilière très prononcée sont vifs et brillent par moments d'un singulier éclat ; ce n'est pas le regard vague, imprécis de l'irresponsable. »

Gaston Leroux, *Le Matin*, 2 août 1894

Raoul Guérin, caricature de Gaston Leroux en journaliste [s.d.]
Reproduction d'après une gravure de presse
Don des héritiers de Gaston Leroux, 2004
BNF, Manuscrits, fonds Leroux, NAF 28093